

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Othmar SCHMIDT

Ce cher Collège de Saint-Maurice

Dans Echos de Saint-Maurice, 1998, tome 93b, p. 72-73

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Ce cher Collège de Saint-Maurice

par Othmar Schmidt, maturiste 1938

Voici soixante ans et deux mois, mes camarades et moi-même terminions nos études secondaires au Collège de Saint-Maurice.

Jeunes et beaux (ce dernier adjectif s'entend par comparaison à aujourd'hui), le regard perçant, l'ouïe fine, la mobilité complète et immédiate, nous étions, en quelque sorte, satisfaits de nous-mêmes et confiants dans l'avenir. De plus, le temps à notre disposition paraissait inépuisable.

Une partie d'entre nous mettaient ainsi un terme à un internat de huit ans, savant mélange entre un collège anglais du XIX^e siècle et un monastère issu de la Contre-Réforme.

En reconnaissant, d'une part, tous les refoulements, préjugés et illusions que génère une éducation se prolongeant durant des années dans une telle ambiance, il faut, d'autre part, prendre en compte la compréhension, la bienveillance et le respect de la personnalité dont faisaient preuve à notre égard les religieux qui s'occupaient de nous. Aussi, sommes-nous sortis de cette période, libres d'esprit, avec nos qualités, nos défauts et nos secrets (un dentiste qui fait du Bel Canto, un gynécologue qui versifie, sans parler de tous ceux qui ont taquiné la plume, etc.).

«En ces temps-là», entre les heures de classe et les heures d'étude, la semaine de travail des pensionnaires du collège était de 72 heures, sans tenir compte de ceux qui faisaient en plus de la musique ou du chant pendant les récréations.

En fait, cela correspondait parfaitement aux mœurs de l'époque et à ce qu'attendaient les familles qui envoyaient leur fils au collège. Ce qui, par contre, était tout à fait remarquable est la qualité de l'instruction que nous y avons reçue.

Notre corps professoral, des chanoines de l'Abbaye uniquement, s'engageait à fond dans l'enseignement, de façon désintéressée et éclairée, avec une large ouverture sur les grands courants de la pensée,

ancienne, récente et en devenir, tant dans le domaine littéraire que scientifique.

C'est, en définitive, ce qui nous a donné cette formation humaniste par laquelle nous nous reconnaissons, aujourd'hui encore, entre nous.

De plus, ces maîtres nous ont orientés, au fur et à mesure des années de collège, vers un comportement intellectuel vis-à-vis de la connaissance, que résume parfaitement ce texte :

*«Ardeniter concupiscere
Prudenter investigare
Veraciter agnoscere
Perfecte adimplere»*

que S. Thomas employait pour les choses de Dieu (quae Tibi placita sunt). Mais la connaissance n'est-elle pas une chose de Dieu? Ces réflexions, après tant d'années, ne sont pas le fait d'un conservatisme nostalgique, comme l'on dit, aujourd'hui, quand on veut discréditer quelqu'un.

Nous ne sommes ni conservateurs, ni nostalgiques. Nous savons que nous avons changé de civilisation. D'ailleurs, l'annonce bruyante et terrifiante en fut donnée à Hiroshima, en août 1945, véritables trompettes de Jéricho de la société judéo-chrétienne issue de l'Empire Romain.

Nous sommes entrés dans l'ère des sciences pures (et impures), dans celle des technologies, de l'informatique, de la communication médiatique, de la croissance continue des masses urbaines et de leur transformation progressive en bétail humain, dans le matérialisme et le consumérisme, constatations qui ne nient nullement les extraordinaires acquis et promesses de cette civilisation nouvelle, toujours encore à la recherche d'une spiritualité renouvelée.

Sur ce dernier plan, justement, le collège, en dépit des pratiques religieuses extrêmement formalistes et nombreuses liées à l'époque, nous a permis d'éclairer nos consciences d'une lumière toujours allumée, même dans la nuit de la foi et les incertitudes et doutes de toute vie humaine. Cette lumière a un nom: Lumen Christi, la lumière du monde, ainsi qu'elle a un visage: Effendi, notre indestructible espérance.

Cher Collège de Saint-Maurice, aujourd'hui encore, merci.

Ma dernière «composition française» est ainsi rédigée. Je l'aurais volontiers soumise à notre professeur d'alors en la matière, le chanoine Norbert Viatte, figure de proue de notre enseignement culturel. Qu'en eût-il dit?